

Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 76 (1984)
Heft: 5

Artikel: La vie d'un commis-voyageur
Autor: Chopard, Théo
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-386198>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La vie d'un commis-voyageur

Par Théo Chopard*

Je le dis ici tout naïvement: le jour où j'ai été élu président central de la Nouvelle société helvétique, je l'ai éprouvé comme un jour extraordinaire: un jour qui ouvrait des possibilités de réaliser ce qui, du haut de ma timonerie – lieu de vigilance – me fascinait: relier des rives opposées, mettre ensemble des hommes qui ne vont pas ensemble, lire les signes du ciel et du temps, déchiffrer les courants qui parcourent les eaux, déceler leurs déplacements sous la surface, en tenir compte pour maintenir ou modifier, avec eux ou contre eux, le cours du navire... Ou du pays. Pas moins.



Mais ce discours de remerciement¹ avait encore pour moi une autre signification. Tandis que je m'adressais aux amis – pour lesquels qu'ils fussent Vaudois, Genevois ou Bâlois il ne faisait aucun doute que leurs ancêtres avaient vaincu au Morgarten et à Sempach – je pensais au nourrisson que j'étais en 1905, fils illégitime d'un officier k. und k., que sa mère – l'une de ces petites gouvernantes suisses qu'on n'épousait pas alors – avait emmené avec elle jusqu'à Genève, tout au bout de la Suisse, parce que sa famille de braves horlogers neuchâtelois ne voulait rien

* Cette autobiographie a été écrite en octobre 1981, et prononcée devant la Nouvelle société helvétique (NSH)

savoir de cette aventure. Il y avait peut-être de l'ironie dans ce souvenir qui revenait, mais je le ressentais bien plus – ce que j'aurais voulu dire alors – comme un hommage à une femme de grand courage, et comme un hommage aussi à ce pays qui était l'objet de mon discours et comme un témoignage de reconnaissance à un concours de circonstances heureuses et aux personnes toutes simples qui avaient fait que jamais, et à aucun moment de ma vie, je n'avais eu un sentiment d'illégitimité, alourdi du sentiment de n'être pas d'ici.

C'est pourquoi c'est avec une certaine incompréhension que j'aborde maints des bouquins touffus et tragiquement gonflés qu'on écrit sur ce thème.

Mais il n'en reste pas moins que j'ai voulu exprimer par ce discours la confirmation consciente d'une réalité quotidienne et jamais contestée: mon enracinement.

Mon enracinement? Celui d'une enfance normale. Normale, parce que j'ai tout ignoré de mon «cas» jusqu'à l'adolescence. Normale, parce que rien n'a provoqué, dans l'enfant pourtant sensible que j'étais, le sentiment d'une frustration. Ma mère, vendeuse chichement payée, m'avait confié successivement à des grand-mères, des grand-pères, des oncles et des tantes à la mode de Bretagne, qui sont restés des parents très aimés jusqu'à leur mort. Tout le temps de l'école primaire, je l'ai passé dans un village proche de Genève, chez le même couple: lui mi-horloger, mi-cultivateur. Il reste le souvenir d'un temps heureux, fait de l'alternance de jeux et de travaux. Le secret de cette réussite? Chaque samedi soir, en toute saison, je descendais en ville pour passer le dimanche avec ma mère, qui était belle, qui aimait les choses belles, qui avait une bibliothèque... Ce petit logis, où je retrouvais chaque semaine des jouets que je n'avais pas au village où je n'en avais pas besoin – me donnait le sentiment d'être bien plus privilégié que les autres, qui n'avaient qu'un logis.

Aujourd'hui encore, ce temps de l'école primaire, qui a été aussi le temps d'enfantines amours entre une Caroline et un Théo inséparables, m'apparaît comme une idylle que même l'éclatement de la première guerre mondiale n'a pas troublée.

L'école primaire s'est terminée par quelques prix: mon premier «Petit Larousse»: «je sème à tout vent», deux Jules Verne à tranches dorées – et dans la quiétude. Mais les années d'innocence et d'existence sans problème, de plain-pied et d'égalité avec tous, appartenaient au passé. J'allais découvrir, comme l'a dit un humoriste, que certains sont plus égaux que d'autres: autrement dit, le problème social.

Au lieu d'entrer au Collège Calvin comme je m'y attendais et comme l'eussent permis mes résultats scolaires, c'est l'École professionnelle qui m'ouvrait ses portes. Le programme comptait de dix à douze heures de dessin par semaine, artistique et technique. Deux ans durant, je n'ai jamais dépassé la note 1. J'avais cette branche en haine et le découragement progressif faisant de moi ce que je n'avais jamais été: un cancre.

Cette école était la seule pour laquelle ma mère avait obtenu une bourse. Je ne l'ai appris que plus tard: une administration bienveillante – mais autrement moins ouverte que celle de la III^e République voisine qui peuplait les lycées de ses boursiers populaires – avait estimé qu'étant donné la précarité de ma mère, aggravée par un salaire que le renchérissement faisait de misère, il importait avant tout de me mettre en état de gagner le plus rapidement ma vie. Mais quelle vie? Ces questions, on ne les posait alors que très sommairement. A moi, on ne l'a pas posée.

Et c'était le premier doute sur mon enracinement et la société, le droit qu'elle s'arrogeait de décider de moi, le droit en somme de me parquer dans une caste dont on ne sort pas...

A cette «Ecole professionnelle» qui me semblait destructrice du meilleur de moi-même, a succédé l'Ecole d'administration. Le programme ne comportait pas de dessin. Deux années et demie heureuses. Une école qui, à sa manière, formait la personnalité, qui vous prenait au sérieux. Peut-être pas à cause de son programme, mais d'un maître en particulier, socratique sur les bords, qui suscitait les questions, qui m'a appris à en poser, qui m'a donné envie d'y répondre moi-même et à ne pas envier les gens à diplômes – encore que l'un ou l'autre diplôme eût probablement aiguillé tout autrement ma vie... Une école où j'étais bien dans ma peau

Et trois années durant, pendant les grandes vacances, l'embarquement pour deux mois sur le «Fenalet», une barque de Meillerie, une de ces barques du Léman qui peuplent les vieilles images, qui ne marchaient qu'à la voile. Deux mois durant, j'étais mousse, j'étais aide-cuistot, mais cuistot aussi – je faisais même des quarts de nuit. Deux mois par an à sillonner le lac dans tous les sens et par tous les temps. Le «Fenalet» transportait les bois et les moëllons dont on faisait les maisons, avant le béton. Les bacounis – les hommes d'équipage – me racontaient le lac, les jours me racontaient le lac, les relations entre les hommes et les choses. Parfois on allait en dix heures de Genève au Bouveret, parfois on était encalminé trois ou quatre jours durant devant Thonon. Un tel bonheur, ça ne se raconte pas, mais il accompagne toute la vie.

Dans ce discours dont je parlais il y a un moment, ce bonheur d'être de ce lac, de ce pays, cette animation que donne la volonté de le préserver, de le maintenir, de le fortifier, de contribuer à le faire plus juste dans la mesure où on le peut, étaient présents... Parce que bien des histoires que venaient me raconter les bacounis, après m'avoir tiré du sommeil quand ils rentraient, l'alcool triste, après une soirée au port, c'étaient des histoires de naufrages individuels, des histoires aussi d'hommes que d'autres avaient naufragés. Ces histoires sont restées entretissées dans le souvenir de ce bonheur.

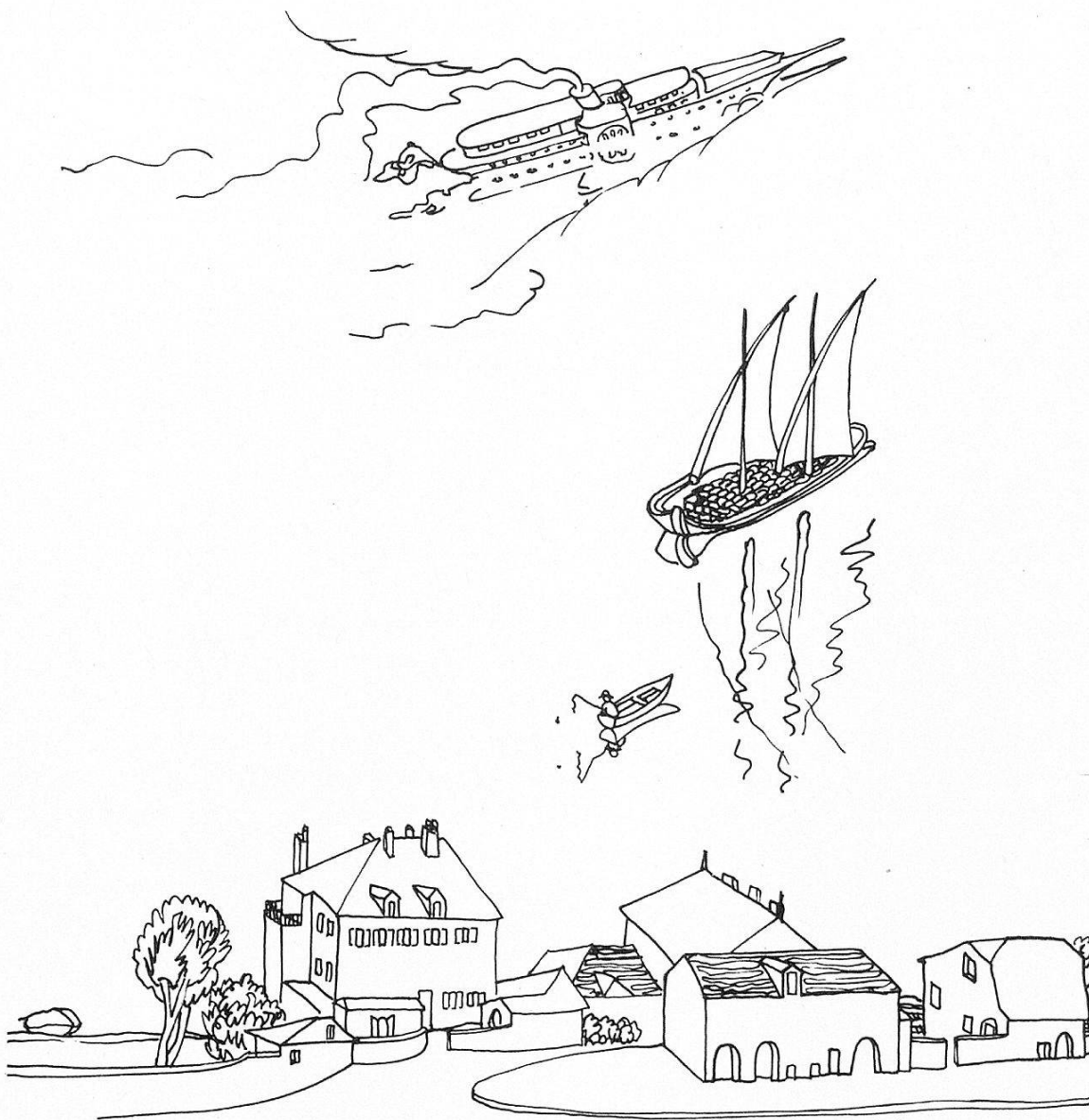
Puis, l'Ecole d'administration ayant fermé ses portes, c'est l'administration qui avait fermé les siennes. C'était en mars 1922. Crise ici et inflation qui battait son plein en Allemagne. Ma mère m'y envoya pour y faire un apprentissage dans le commerce de la soie. Ce ne furent que dix jours

qui précédèrent dix mois d'une vie libre, mais studieuse sans contrainte. Pour les 50 francs par mois que m'envoyait ma mère, j'étais le témoin de la dureté de ce temps, mais aussi de ce qu'il avait de farfelu: soucieux de ménager mon pécule, je me suis trouvé chef de gare de la Régie des Chemins de fer de la zone occupée, à Mayence-Mombach. Ne circulaient que deux trains par jour. Boycottés, ils étaient toujours vides. Je n'ai levé ma palette que trois semaines au plus. Désertée, la petite station a été fermée et le Rentenmark a été introduit. Il a fallu rentrer.

De ce temps de profitard et de parasite – même si je ne l'avais été que très frugalement – il m'est resté l'étonnement de mon indifférence d'alors à l'égard des difficultés politiques et sociales de la population, de ses problèmes, comme si la complète absence de soucis personnels avait éteint tout intérêt pour ceux des autres. Cet étonnement est resté vif. La conscience sociale de l'individu n'est souvent que château de sable, ou ne se manifeste que par éclipses quand un intérêt personnel est touché. Et mêmes éclipses de la conscience sociale des collectivités...

Et me voilà de retour. J'ai près de 19 ans. La crise des années vingt battait son plein. Je passais d'un emploi à l'autre, mais chacun révoltant à sa façon: garçon de course chez un tailleur – mais ce qui m'a permis de connaître les modestes travailleurs israélites qu'il occupait dans les quartiers extérieurs – garçon de course aux triperies, puis employé d'une succursale de Fox Film, qui produisait alors les Tom Mix. Ces provisoires avaient en quelque sorte tué toute conscience professionnelle. «La Chevauchée Tragique» commandée par le cinéma Apollo de Thalwil partait pour le Splendid de Neuchâtel, qui attendait «La Fille du Meunier», etc. N'importe quel directeur aurait perdu patience. Le mien, qui avait des instincts pédagogiques ou sadiques, a cité ma mère dans son bureau. Imaginez une pièce circulaire qui occupait entièrement la coupole qui couronnait un immeuble de sept étages. Elle avait bien 15 mètres de diamètre. Il y avait bien 15 mètres aussi du plancher à la verrière qui dominait la pièce. Tout était écrasant. Imaginez la scène. Ma mère est assise toute menue et déjà apeurée par un échec qui s'ajoutait à tant d'autres. Le directeur est assis derrière un bureau massif: le seul meuble de cette immensité si l'on excepte quelques chaises. Et le voilà qui se lève lentement, lentement et qui du haut de ses deux mètres profère, approuvé par l'écho qui habite cette absurdité architecturale: *Madame – adame, votre fils... fils ...is est un idiot – diot – diot!* Pour la petite dame effondrée, l'effondrement de tant d'espérances.

Après cela, des semaines durant, j'ai gravi, pour essayer de vendre un almanach bien-pensant, les innombrables escaliers d'immeubles que ma fatigue et mon insuccès faisaient chaque jour plus hauts. Un samedi soir – j'étais plus las que le «Messager boiteux», je sonne à une porte. Elle ne s'entr'ouvre que pour se refermer. Le temps pour une femme de dire: *Je croyais que c'était quelqu'un.* Je suis assis sur une marche, à sangloter. Je n'étais plus personne, moi qui tenais un journal intime, qui avais découvert Ramuz, qui pratiquais Rilke...



9. Augsburg - le Reyfrees - pour mon ami: Théo Chopard

En ce temps, un jeune Jean Piaget, qui marchait à bons pas sur le chemin de la renommée, animait l'Institut J. J. Rousseau et se vouait, parmi d'autres activités, à l'orientation professionnelle. A la demande de ma mère, Piaget me reçoit. Mes lectures furent appréciées. Quelques pages de journal intime acceptées comme éléments de test. Long entretien que j'avais ressenti comme une conversation entre égaux, comme une réintégration et l'assurance d'un nouveau départ. On attendait le verdict avec une anxieuse confiance, si l'on peut dire. Il vint par la poste. Au regard de nos ambitions (ma mère en conservait tout de même) c'était un désastre: *Théo Chopard est tout au plus doué pour la profession de commis-voyageur.*

Plus tard, bien plus tard, ma femme m'a expliqué que Piaget, comme naguère les dispensateurs de bourses scolaires, avait interprété les résultats de l'entretien dans la seule optique d'un gagne-pain à court terme qui s'inscrirait dans les possibilités du moment... Plus tard, Piaget se serait exprimé autrement, il aurait probablement été question de dons pour les public relations... Voyez, on en revient ainsi à la signification des navigations du «Fenalet»; relier les rives, relier des besoins.

Les initiatives que j'ai prises, les tentatives que j'ai faites, c'était cela: mettre ensemble, convaincre de la nécessité de mettre ensemble des besoins complémentaires. Plus tard, bien plus tard, j'aurais pu dire à Piaget: *vous aviez raison, mais au niveau de la vocation, au niveau de ce qui est amour; et pourquoi ne pas dire au niveau ramuzien de ce terme de «commis-voyageur»? Il y a ainsi, dans son œuvre, des hommes qui vont et viennent et relient...*

C'est à ce moment qu'une insertion qui n'indiquait qu'un numéro de téléphone demande un *collaborateur à l'esprit mobile et curieux*. Je suis convoqué. C'était «l'Argus de la Presse». Après un entretien à bâtons rompus on m'offre un poste de lecteur. Courte formation sur le tas. Mais trois ans de stabilité. Chaque jour, dépouillement d'une centaine de journaux et rendement obligé de mille coupures. Mes compagnons de travail? Des épaves: une princesse russe, une comtesse polonaise, un pasteur défroqué de l'Eglise de Genève, un ingénieur russe, une dame qui a eu des malheurs... Ah! n'être plus un chômeur en sursis! Ah! le soir, après ces huit heures de chasse intense aux coupures dans la mosaïque des pages – et en fallait-il de la concentration pour cette dispersion – l'intensité du plaisir de se rassembler sur la lecture de son choix... La venue des auteurs qui accompagnent toute la vie... Enfin quoi, des années normales de l'âge où les ferveurs sont intenses.

Mais ce travail de l'Argus, c'était aussi, chaque jour, cent ouvertures toujours renouvelées sur le monde, des questions multipliées, et qui revenaient et qui revenaient. Des chocs qui martelaient et qui martelaient. Cette réception du monde, dans la presse d'un travail pénible, c'était probablement très différent de celle qu'on a par la radio et la TV et dans leur confort. Sentiment d'un désordre accablant et sans rémission. Recherche d'un fil conducteur. Rencontre des amis qui m'introduisent à

«l'Évolution créatrice» de Bergson. Et une idée qui vient, qui passe, qui revient: renouveler l'Histoire de la République de Genève dans l'optique de Bergson. Des cahiers de notes écartent le «Journal» amiélistant². Sur la couverture d'un de ces cahiers, j'avais recopié en majuscules la profession de foi de Montesquieu qui précède «l'Esprit des Lois»: *Quand j'ai vu ce que tant de grands hommes ont fait avant moi, j'ai été dans l'admiration, mais je n'ai pas perdu courage. J'évoque sans ironie ce que je pourrais appeler la période austère de ma vie.*

De ma fenêtre de l'Argus, j'entendais les sirènes des bateaux à vapeur. Quand je le pouvais, j'allais assister à leurs arrivées et à leurs départs. J'ai déployé deux ans durant mes talents de commis-voyageur auprès de gens en place qui en connaissaient d'autres qui... pour assurer mon embarquement. En ces temps de crise, on n'entrait pas là comme dans un moulin. Ces roueries, je les jugeais dignes de mon ambition: commander l'un de ces navires... Et elle me paraissait déjà plus saisissable que celle d'être l'auteur d'un grand livre. Eh quoi! Le chemin de l'existence est jalonné de toutes tailles...

C'est un beau jour de mai 1927 que j'ai embarqué, à bord du Major Davel. Comme caissier, et avec l'assurance de stages de timonerie. J'ai embarqué avec mes «cahiers», des bouquins, une photo de Ramuz, une de Gide, la bonne tête de Thibaudet. Comment vous dire ce bonheur? J'étais heureux comme le lieutenant dans la nouvelle de Conrad: «Jeunesse», plein d'une allégresse comme celle dont Stendhal fait don à Fabrice dans la «Chartreuse de Parme». Et comme à bord du «Fenalet»: la révélation – mais consciente cette fois – de la coopération d'hommes aux tâches diverses pour remplir une vocation commune: assurer la marche du navire... Mais ce n'étaient plus des hommes comme les bacounis, à la merci des vents, des chargements ou d'un coup de tête. On formait une collectivité bien organisée. Ça ne peut bien marcher que si l'équipage n'est pas brimé, que s'il a la marge la plus grande de contentement. L'assurer, c'était la tâche du syndicat. On ne pouvait pas faire bande à part. En fin de journée, le bateau s'amarrait à Yvoire. Ma cabine, rattachée au village par les bruits des pas sur la jetée, des voix, les roulements des chars, les heurts des rames, était le lieu de grandes espérances. Comment dire mon étonnement stupéfait de la découverte de Thucydide dans le cercle lumineux de ma lampe à pétrole? La vapeur apaisée qui fusait encore de la machine était la rumeur de l'Histoire. Ce que je consignais dans mes cahiers me semblait devoir durer à toujours... J'imaginai un Périclès s'adressant aux Genevois.

La timonerie était un lieu d'attention. De cet observatoire, on décelait les changements et comme la montée d'une inquiétude. On disait: il y a longtemps qu'on n'a pas vu le «Fenalet». On installe un moteur sur la *Genevoise*. On va lancer un chaland Diesel, un vrai camion. Caillat, du brick *Saint-Niton* a abandonné. En Lavaux, ils ne se sont pas remis de la grêle de l'an dernier et ils restent sur leurs stocks. Au café de la Nouvelle Héloïse, le patron a dit que les carrières ne donnent plus. Le

chantier des barques du Locum a fermé, on a ancré une nouvelle drague à l'embouchure des Dranses. L'avenir est au gravier. A Meillerie, la fabrique de perles du lac et sa chimie rendent les femmes malades. A Vevey, Ormond a licencié les cigarières...

Ainsi se modifiaient les choses. Et moi-même. Le sens de mon «Histoire de Genève» et de mon effort commençaient à m'échapper. L'insuffisance de mon bagage ne l'expliquait pas seul. Marx avait pris une grande place dans mes lectures. Oh, pas «le Capital», mais ceux de ses écrits qui entraînent. Des appels du «Manifeste» qui étaient encore tonnants comme au premier jour. On a assez interprété le monde, il s'agit maintenant de le transformer pour que les changements qui viennent ne se fassent pas contre les hommes, mais pour eux; pour que les vigneron touchent le juste prix, pour que les femmes de la fabrique de perles du Léman ne toussent plus, pour... Et le soir, le chant de la vapeur, ce n'était plus la vague rumeur d'une «Histoire» dont les mobiles restaient obscurs, mais la plainte des foules.

Tout s'était simplifié. Thucydide disait d'autres choses. J'étais devenu secrétaire du syndicat. Changer la vie. Ces quelques mots étaient comme l'aimant qui ordonne la limaille de fer en lignes de force. Peu à peu des personnages incarnaient les changements: ceux qui en profitaient, ceux qui les subissaient. Les notes s'accumulaient, des pages prenaient forme. Parce qu'il était tant aimé, le pays devenait manichéen. Mais je le faisais aller vers la liberté. Tout ce que j'avais écrit n'était encore que chaos. Mais je voyais l'apothéose un jour de Fête des Vignerons; «Ceux du Grand Mouvement» (c'était le titre qui s'était imposé) convergaient: qui par des flotilles de barques, de chalands, de canots, qui par les chemins des vignes.

Ainsi ont passé des années. Une activité parallèle de publiciste, certaines revendications du syndicat devaient provoquer des tensions avec la direction de la Compagnie. J'ai été débarqué, alors que rien de ce bonheur et de cette ferveur n'était encore terni par la routine. Puis je suis parti pour Amsterdam, devenu rédacteur d'une Internationale syndicale. Sous le toit d'une maison remplie de la rumeur des chalands et de la batellerie, j'ai poursuivi la construction par brides et morceaux de ce livre qui devait être sans comparaison avec rien. Mais travailler dans une organisation internationale, ça donnait le sentiment d'être dans les nuages, coupé des événements qu'on commente sans avoir contribué à les faire, sans avoir mis la main à la pâte. La construction du livre s'est poursuivie, mais comme coupée des racines.

Puis ont suivi deux ans à Zurich: les tentations de l'action politique – et de la démagogie aussi. La mélasse, les déceptions du train-train quotidien dans l'appareil syndical et de ses inévitables mesquineries. La succession presque sans trêve des assemblées, des séances, des conciliabules qui avaient le charme de la conspiration et de la machination, la participation à d'éphémères comités de protestation contre ceci ou cela, pour la défense de ceci ou de cela. Tout cet activisme était loin, si loin de la tension heureuse de la cabine, de cette tension que disait la rumeur de la vapeur qui

fusait. Tout cela, c'était la fuite par la tangente, la capitulation devant l'ouvrage bien plus difficile, monacal, si l'on peut dire, qu'était l'ordonnance d'une fouille de notes, d'esquisses, de pages dont plusieurs avaient été appréciées comme solides et vivantes par des amis, et même par Ramuz auquel j'en avais soumises. Un mercredi après-midi d'été, alors qu'on était assis sous le merisier du jardin de «La Mulette», il m'avait dit: *Ne serait-ce qu'un après-midi par semaine, ça ira, tout s'ordonnera...*

Pourquoi tout cela est-il resté inachevé? Pourquoi ces personnages, qui venaient pourtant si vigoureusement à la vie, sont-ils restés des ombres? Impuissance à rassembler et à construire? Et viennent, très tard, toutes les questions qui restent sans vraies réponses dans toute existence.

En 1937 j'ai quitté Zurich et secoué tout appareil, mais pas la lutte syndicale, désormais conduite à ma manière: collaborateur autonome, traducteur, publiciste indépendant, animateur des premières rencontres, pendant la guerre, entre militants syndicaux et rédactions des journaux romands, militant de la Ligue du Gothard, rédacteur d'un «Service de presse libre» qui n'avait pas l'amitié de la censure. En guise d'éditoriaux, j'avais cité de larges extraits de Benjamin Constant: «De l'esprit de conquête et d'usurpation». Et me voilà invité sèchement à exiger, sous peine de sanctions, *plus de prudence de ce collaborateur!*

Peu après la guerre, ce commis-voyageur agissant (mais disons plutôt le timonier dont j'ai dit la vocation) est entré au comité central de la NSH. Pour moi, c'était comme dans la suite logique des choses. Je me suis employé à l'engager – et d'autres organisations – à s'intéresser de manière plus suivie aux relations du travail. Mais je ne veux pas m'étendre ici sur mes quelque trente années – et davantage – d'activités diverses au sein de la NSH. Les unes ont ouvertes des voies nouvelles, d'autres se sont soldées par des échecs. Dans le recul du temps, ces efforts, ces réussites, ces échecs se fondent dans la multitude des efforts qu'ont conduits d'autres citoyens et groupements pour fortifier les raisons que nous avons de vivre ensemble.

Tout cela est intimement mêlé à la vie heureuse d'une famille, à l'enfance et à la jeunesse de trois enfants. Dans ma cabine sous le toit de «Schöngrün», dans mon atelier d'artisan traducteur et publiciste, de politique en marge mais qui, parce qu'il était alors la voix de notre société, faisait bouger pas mal de gens, sous ce toit, une table était réservée aux enfants. Et quand ils grimpaient l'escalier pour s'y rendre, ils disaient: *je monte travailler*. Et bien voilà, mon travail a toujours été fait – il l'est encore – de discipline, de liberté, de fantaisie de petits enfants, de rêve et de celui d'un Robinson qui n'aurait eu, qui n'avait, qu'un pas à faire de son île au continent de tous...

¹ prononcé à l'occasion de l'élection à la présidence de la NSH

² Henri-Frédéric Amiel (1821–1881) n'est pas seulement le poète de «Roulez tambours». Dans son journal, il se décrit comme le représentant typique d'une bourgeoisie qui allie la lucidité à l'impuissance, qui en souffre mais ne trouve plus la force de se confronter à la réalité (n. d. l. r)